

sion bourgeoise, comme c'était leur droit et mon devoir. Héritativement, prends garde, Chantemerle : tu n'as pas la bosse du respect, de la subordination et de la hiérarchie. Ça te nuira dans l'état militaire, où tu auras l'honneur d'entrer dans cinq ou six ans. J'ai connu au régiment un jeune Parisien condamné à mort par le conseil de guerre pour avoir...

Un bruit de roues couvrit la voix du narrateur et arrêta net son histoire. Mon oncle arrivait : le père Moreau gourrut recevoir le cheval et la voiture.

M. Mathieu entra après avoir sur le seuil épousseté ses grosses bottes avec son bâton de néflier et secoué la neige dont était couverte sa blouse bleue qu'il portait sur son paletot de drap. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans de taille moyenne, un peu replet avec une figure régulière, qui eût été belle sans un certain air de dureté. Je voyais mon oncle pour la première fois, et je fus si frappé de sa ressemblance avec ma pauvre mère que je courus me jeter dans ses bras. Hélas ! le frère de ma mère ne lui ressemblait que de visage. Il ne me repoussa pas positivement, mais il me sembla embrasser un glaçon.

— C'est bon ! dit-il, c'est bon ! alerte ! Perpétue, vieille folle, je meurs de faim.

Et il entra dans la salle à manger sans autrement faire attention à moi. Je le suivais décontenancé et honteux.

Il ôta sa blouse et s'assit carrément en face du gros feu de la cheminée, pendant que la gouvernante achevait les préparatifs du dîner. Il se retourna au moment où elle apportait le potage. Voyant qu'il n'y avait sur la table qu'un couvert :

— Eh bien ! dit-il, à quoi songez-vous, Perpétue ? Voulez-vous que cet enfant meure de faim sous mon toit ?

— Je croyais..., dit la gouvernante.

— Que le fils de ma sœur devait manger à la cuisine ? Vous vous trompez. Parce que je voudrais voir mon neveu au diable, ce n'est pas une raison pour le laisser en compagnie de Chantemerle. Assez causé.

Et mon oncle se mit à manger.

Perpétue plaça devant moi une assiette, la remplit de potage et se tint debout derrière son maître, prête à le servir.

Quel air aigre elle avait ! il y avait de quoi faire tourner le plat de laitage qui était sur la table.

On devine que les paroles de mon oncle n'étaient pas de nature à me mettre à l'aise : tout enfant que j'étais, j'en comprenais parfaitement le sens et la portée.

Il avait dit : Parce que je voudrais voir mon neveu au diable, ce n'est pas une raison pour que je le laisse en la compagnie de Chantemerle.

Quelqu'un qu'on voudrait voir au diable doit être bien importun.

Ces tristes réflexions me causèrent des distractions fâcheuses : je tachai la nappe ; ma fourchette tomba avec bruit sur le paquet. M. Mathieu ne disait rien. Il ne prit la parole qu'à la fin du repas.

— Ainsi, dit-il, ton père et ta mère sont morts ?

— Oui, mon oncle, répondis-je.

— Sans te rien laisser ?

— Oui mon oncle.

— T'ont-ils au moins donné quelque instruction ? Sais-tu lire ; écrire et compter ?

— Oui, mon oncle.

— Alors, c'est bien, je vais m'occuper de te placer en apprentissage.

— C'est que..., répondis-je, — et je m'arrêtai court, surpris de mon audace.

— Explique-toi.

— C'est que maman disait que je n'entrerais en apprentissage qu'après avoir fait ma première communion.

— Ah ! ta maman disait cela ? c'est très bien ! Et quel âge es-tu au juste ?

— Douze ans bientôt, mon oncle.

— Et on ne t'a pas fait faire ta première communion ! c'est absurde. Il va falloir t'envoyer à la messe, à vêpres, à confesse, au catéchisme et nul patron ne voudra de toi comme apprenti, à cause du dérangement. C'est très ennuyeux, sais-tu ! Il faut pourtant que tu fasses ta première communion, autrement je serais lapidé vivant par les dévotes de Richesource. C'est pour le coup qu'elles m'appelleraient athée, matérialiste, et m'accuseraient de ne pas estimer le bipède humain plus qu'un quadrupède. Eh ! eh ! il y a des quadrupèdes qui ont leur prix : Fend'air, par exemple, qui rapporte chaque année à son maître vingt mille francs sur le turf. Va te coucher : Nous causerons demain.

Je saluai mon oncle, et je montai dans ma chambrette. Il n'était que sept heures, et je ne tombais pas de sommeil comme la veille. Malgré le froid, j'entr'ouvris la croisée ; la campagne était couverte d'un pied de neige : quelques enfants de mon âge jouaient au clair de lune. Comme ils riaient de bon cœur lorsqu'une boule de neige atteignait l'un d'eux ! Dans la troupe, je distinguai mon ennemi intime le marmiton Chantemerle. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il était plus heureux que moi. J'aurais volontiers diné à la cuisine pour pouvoir jouer honnêtement dans la rue.

Une chose me consolait : je ferais cette année ma première communion. N'avais-je pas entendu mon oncle dire que sans cela les dévotes le lapideraient vivant ?

## CHAPITRE IV

### DEUX DOIGTS DE BIOGRAPHIE

Quoiqu'il n'y ait pas plus de métaphysique et de philosophie dans ce chapitre que dans les précédents, il me semble utile de dire au lecteur que je ne l'ai ni pensé, ni écrit à douze ans. Il a fallu que mon expérience d'homme s'unît à mes souvenirs d'enfant pour que j'aie pu tracer l'esquisse qui suit.

Jean Mathieu, mon grand-père, était notaire à Richesource. L'aisance chez lui était médiocre ; la considération de premier ordre. On venait de dix lieues trouver maître Mathieu, tant ses conseils étaient bons, ses actes bien rédigés et ses honoraires modérés et raisonnables. Ma mère ne parlait jamais de son père qu'avec un respect mêlé d'admiration. De son mariage avec la fille du juge de paix, Jean Mathieu eut une fille et un fils. La fille, qui était l'aînée, fut envoyée à douze ans aux Ursulines de Nevers, où allaient les demoiselles de la bourgeoisie de Richesource. Quant au fils Pierre, on le mit au collège de Montpellier, dont un ami de son